



Maxence Segard

**Les Alpes occidentales romaines**  
Développement urbain et exploitation des ressources des régions de montagne (Gaule Narbonnaise, Italie, provinces alpines)

Publications du Centre Camille Jullian

---

## Chapitre I. L'exploitation agro-pastorale des vallées et de la moyenne montagne

---

Éditeur : Publications du Centre Camille Jullian, Éditions Errance  
Lieu d'édition : Aix-en-Provence  
Année d'édition : 2009  
Date de mise en ligne : 13 février 2020  
Collection : Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine  
ISBN électronique : 9782957155705



<http://books.openedition.org>

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2009

**Référence électronique**

SEGARD, Maxence. *Chapitre I. L'exploitation agro-pastorale des vallées et de la moyenne montagne* In : *Les Alpes occidentales romaines : Développement urbain et exploitation des ressources des régions de montagne (Gaule Narbonnaise, Italie, provinces alpines)* [en ligne]. Aix-en-Provence : Publications du Centre Camille Jullian, 2009 (généré le 04 avril 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pccj/132>>. ISBN : 9782957155705.

---

## Chapitre I

# L'exploitation agro-pastorale des vallées et de la moyenne montagne

Comme on l'a souligné plus haut, les pratiques elles-mêmes, les gestes quotidiens sont difficiles à restituer, même si les données paléoenvironnementales permettent dans le cas du Champsaur d'examiner assez précisément la gestion de la moyenne montagne. Les données archéologiques, mais surtout paléobotaniques, mettent en évidence une association presque systématique des activités agricoles et pastorales, marquées par la présence de pollen de céréales et de plantes nitrophiles. Dans la plupart des cas, lorsque l'analyse pollinique a eu pour objectif la caractérisation fine des activités humaines, la mise en place dans le paysage de prairies fauchées et pâturées peut également être perçue. Ce constat suggère un paysage associant espaces cultivés et espaces herbagers destinés au bétail ou à la production de fourrage. Par ailleurs, les données dont on dispose pour l'époque romaine, et leur comparaison avec les époques antérieures et postérieures, plaident pour associer à ce paysage mis en valeur des espaces boisés qui ont été épargnés par les groupes humains. Il s'agit ici d'une remarque capitale : le paysage de moyenne montagne et des fonds de vallées laisse de larges espaces à la forêt ou aux friches, qui parfois reconquièrent des terres mises en valeur auparavant.

### 1. Les activités agricoles

L'une des difficultés liées aux données polliniques est l'évaluation de la place de la céréaliculture. On peut l'annoncer d'emblée, les éléments dont on dispose aujourd'hui ne permettent qu'une vision globale et peu nuancée, liée à l'impossibilité de distinguer les différentes espèces, mais également au caractère très aléatoire de la diffusion du pollen de céréale. Le principal constat qu'on peut faire est la grande discrétion des activités agricoles dans les nombreux diagrammes polliniques. De façon générale, la courbe des céréales est continue, mais n'atteint jamais de valeurs très élevées. Elle témoigne d'une céréaliculture peu intensive, dans le cadre d'une économie agro-pastorale qui laissait une place importante

aux prairies et aux espaces non cultivés. Ce constat n'exclut pas certaines analyses dans lesquelles les céréales sont à des taux importants, témoignant d'une mise en culture importante. Pour leur part, les arbres cultivés, parfois bien représentés, correspondent sans doute à des arbres épargnés par les déboisements, peut-être plantés, mais sans doute pas en véritables vergers. C'est le cas notamment du noyer, presque systématiquement présent à l'époque romaine, mais dont on ignore la place (arbres le long des champs, petits vergers, arbres isolés ?).

De façon générale, ces tendances peuvent être observées à l'échelle des Alpes occidentales : les activités agricoles y sont rarement plus intenses qu'aux époques qui précèdent. Ce constat va à l'encontre de l'idée reçue selon laquelle l'époque romaine correspondrait à une période de mise en valeur accrue et d'accentuation des activités agricoles. Les analyses réalisées à Saint-Julien-de-Ratz, dans la plaine du Dauphiné qui borde les Alpes, montrent d'ailleurs que la céréaliculture, peut-être même la viticulture, y étaient pratiquées de façon intense dès le deuxième âge du Fer. Ces activités agricoles intensives sont encore pratiquées, à une même échelle, à l'époque romaine. L'absence d'intensification d'époque romaine doit d'être confrontée aux fortes densités d'établissements ruraux qu'on observe dans la plupart des vallées alpines. De même, les structures de transformation identifiées dans certaines villes (la boulangerie d'Annecy en particulier) témoignent d'une forte production de céréales destinée à alimenter les populations urbaines. Mais on ignore la provenance de ces céréales, et l'exemple du blé allobroge nous ramène à la nécessité de distinguer une production destinée au commerce, de la production destinée à subvenir aux besoins domestiques. Le blé de trois mois évoqué par Pline correspond de toute évidence à un type de culture indigène, lié aux difficultés du milieu, et destiné avant tout à l'autosubsistance. On peut à ce propos s'interroger sur la place du seigle, évoquée régulièrement par les auteurs antiques comme une espèce rustique, mais qui n'apparaît pas de façon significative dans les diagrammes polliniques, ni dans les études carpologiques. On terminera d'ailleurs sur le haut Moyen Âge, durant lequel le seigle prend parfois une place

importante. C'est par exemple le cas au Villardon, dès la fin de l'Antiquité. De façon plus générale, l'intensification des activités agricoles et pastorales est notable et très fréquente à partir de la fin de l'Antiquité et du haut Moyen Âge. Cette période de conquête agraire, accompagnée d'une accentuation nette du pastoralisme en moyenne comme en haute montagne, est observée dans de nombreuses régions. Les diagrammes du lac des Lauzons, de Praver, de Saint-Léger ou de Granges des Chavants témoignent de cette emprise croissante qui s'étale souvent sur plusieurs siècles.

## 2. La production herbagère et l'élevage

Si les données environnementales ne contribuent que modestement à la connaissance de la céréaliculture alpine, elles sont d'un grand apport pour identifier et quantifier l'importance des prés et des prairies. Ceux-ci sont les témoins d'une mise en valeur qui associe espaces cultivés, prairies fauchées et sans doute prés pour le bétail. On ignore en revanche tout de l'articulation de ces différents espaces entre eux, notamment la façon dont le bétail était gardé et parqué. L'organisation des terroirs nous échappe donc totalement, et on peut seulement faire quelques suppositions.

### 2.1. Prés, prairies, friches et bois : des espaces variés pour des activités complémentaires

Les différents espaces devaient être séparés, afin de marquer la propriété mais surtout pour éviter l'empiètement du bétail dans les zones cultivées. C'est tout le problème des clapiers et des limites en pierre sèche, éléments majeurs du paysage, qui matérialisent parfois plusieurs siècles d'épierrement des zones cultivées. Cette pratique connue des agronomes permettait en particulier d'aménager des prairies faciles à faucher, tout en matérialisant de façon concrète les parcelles (Palladius, VI, 3 ; Guillaumin 2004, 108-109). Là encore, la mise en place d'un paysage parcellisé et organisé de façon stricte répond également à une pression démographique forte, et à la nécessité de réserver des espaces aux cultures, de les protéger des troupeaux, dans un paysage où le *saltus* est de plus en plus réduit (Compatangelo 1989). C'est tout l'intérêt des problématiques autour de l'origine du bocage dans le Champsaur (Moustier 1996). Ce paysage de parcelles délimitées par des haies d'arbustes ou d'arbres n'apparaît que tardivement, sans doute vers le XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> s., en relation avec l'intensification des déboisements et de la mise en culture (Court-Picon 2003, 219). Cette pression

démographique n'existait pas à l'époque romaine dans le Champsaur, et la mise en place d'un paysage aussi cloisonné ne s'imposait pas nécessairement. On sait en outre que les terres mises en valeur côtoyaient des espaces en friche, en broussailles ou en forêt, qui constituent des espaces tout à fait favorables au pâturage. Les pratiques récentes montrent ainsi l'importance du pâturage des bovins en sous-bois, d'ailleurs recommandé par les agronomes latins. Columelle (I, 2) précise ainsi que les troupeaux de gros bétail et d'autres quadrupèdes peuvent paître autour de la ferme, dans les champs et dans les bois. Les travaux des médiévistes montrent également l'intérêt que représentaient les zones non cultivées pour l'économie rurale (Groenman-Van Waateringe 1996, 116-117). Ces zones peuvent être celles d'un approvisionnement complémentaire grâce à la chasse, la pêche ou la cueillette de plantes sauvages (baies, fruits entre autres). Elles peuvent également être des zones de pâturage complémentaires des prairies et des alpages, disponibles toute l'année. En moyenne montagne, le pâturage en sous-bois ou en landes arborées constitue en effet un bon complément, et une étape intermédiaire entre les prairies de fonds de vallées et les pâturages d'altitude. Ce type de pratiques est connu dans le nord de l'arc alpin, en Bavière, où les paysages de landes à bruyère et à genévrier et les sous-bois constituaient au Moyen Âge des pâturages recherchés (Hansjörg-Küster 1996). On ajoutera enfin que la forêt pouvait fournir, outre une nourriture directement consommée par le bétail, des réserves de feuillages pour l'hiver. Cette pratique documentée sur de nombreux sites datés du Néolithique (Rasmussen 1993) est recommandée par la plupart des agronomes. Columelle (V, 6) recommande ainsi l'orme, très apprécié par les bœufs, et ajoute que le frêne peut être planté dans les terrains escarpés, car son feuillage est très riche et convient à l'alimentation du bétail. Ces différents arbres sont régulièrement taillés et émondés, et donnent du feuillage. Celui-ci permettait de nourrir les bœufs, mais également les agneaux gardés à l'étable (Columelle, VII, 3 ; Palladius, XII, 13). Bien qu'il soit très difficile d'évaluer l'importance de la production de réserves de feuillages, il s'agit d'une réalité qu'il faut prendre en compte lorsqu'on essaye de restituer les modes de vie des populations montagnardes.

### 2.2. Les prairies fauchées et la valeur de la production herbagère

L'intégration des espaces herbagers dans l'économie et dans le paysage est également difficile à établir. Les agronomes (par exemple Columelle, II, 16-17) évoquent avec précision la culture et l'entretien des prés et des

prairies. Les récoltes variées et nombreuses de fourrage et de foin, et le soin apporté à la culture des prés montrent l'importance qu'avait cette ressource dans l'économie antique, et l'apport de ces productions à l'alimentation animale. On connaît encore mieux l'importance qu'a eue la culture herbagère à des périodes plus récentes, et sa place dans une économie où l'élevage tenait une place notable. Dans ses travaux sur le Haut-Dauphiné, H. Falque-Vert montre ainsi la mise en place d'une économie agro-pastorale complémentaire basée sur la céréaliculture et la culture des prés situés au sein des terres cultivées (les *prata*), associée à une économie extensive fondée sur le pâturage dans les alpages (Falque-Vert 1994, 228). Il montre également les problèmes liés à la place prise par les surfaces en herbe : les prés ne représentent en général pas plus de 30% de la surface des terroirs de montagne, comme dans le Valcluson. Ce constat montre la nécessité de consacrer en priorité de grandes surfaces aux cultures pour subvenir aux besoins familiaux. Il met aussi en avant le problème de la stabulation hivernale et de la nécessité de s'approvisionner en foin. Toute exploitation possède alors quelques têtes de bétail qu'il faut abriter et nourrir l'hiver. L'emploi de feuillages pour pallier le foin est connu par les textes. Les archives rappellent ainsi la possibilité de faire des fagots de branches de chêne pour nourrir le bétail en hiver. Mais cette pratique sans doute très répandue ne suffisait sans doute pas à approvisionner le bétail durant tout l'hiver. L'une des solutions était de transformer des terres agricoles en prés ; mais les textes indiquent qu'il ne s'agit pas d'une pratique courante ou seulement chez les paysans les plus aisés. Ces réalités médiévales montrent la complexité de la vie en montagne, et le difficile équilibre entre agriculture et élevage. Posséder des bêtes nécessitait de produire suffisamment de fourrage pour la stabulation hivernale. L'irrigation était l'un des moyens pour parvenir à de meilleurs rendements.

### 2.2.1. Culture des prés et irrigation

À l'époque moderne, de nombreux systèmes d'irrigation, parfois spectaculaires, sont connus dans les régions alpines. Les plus connus et peut-être aussi les plus importants sont les bisses des Alpes du Nord, très bien étudiés dans le Valais, en Vallée d'Aoste et dans le Haut-Adige. Ces canaux creusés dans le rocher, parfois en bois suspendus le long de falaises, drainaient l'eau des rivières, des torrents et des glaciers. Ils étaient à la base d'une économie montagnarde dans laquelle l'irrigation était capitale, principalement pour la culture des prairies de fauche nécessaire pour nourrir le bétail en hiver. Dans le Valais, les documents écrits attestent l'existence des bisses au moins à partir du XIII<sup>e</sup> s. Le réseau des canaux du

Valais est estimé à 1400 km au début XX<sup>e</sup> s. Le caractère spectaculaire des bisses, mais également leur très bonne conservation ont conduit à en faire un emblème du Valais et de son identité. Un examen rapide de la bibliographie montre pourtant que ces infrastructures se retrouvent dans la plupart des régions alpines. Dans les Alpes du Sud, le préfet Ladoucette mentionne ainsi au XIX<sup>e</sup> s., dans son ouvrage sur les Hautes-Alpes, les canaux d'irrigation qu'on retrouve dans la plupart des communes du département (Ladoucette 1848). Dans le Dauphiné, H. Falque-Vert rappelle également les mentions fréquentes d'irrigation des prés, qui procède souvent d'initiatives individuelles (Falque-Vert 1994, 232-233).

La mise en évidence par la palynologie de l'existence de prairies de fauche à l'époque romaine pose la question de leur l'importance et des moyens utilisés pour leur entretien (Leveau 2006). La première remarque est celle de l'ampleur de l'irrigation et des techniques mises en œuvre. Dans le Valais, la construction des bisses à partir du XIII<sup>e</sup> s. était liée à une surcharge humaine et du bétail, l'irrigation artificielle se révélant nécessaire pour la production de fourrage. Les sources écrites, mais également les données paléoenvironnementales témoignent de cette mise en valeur très forte au Moyen Âge. Les données sur le paysage montrent ainsi que l'emprise des activités humaines est ressentie partout et fortement seulement à partir du Moyen Âge, même si les rythmes de cette accentuation sont très variables. Il faut donc bien distinguer les infrastructures telles que les bisses, fruit d'une volonté et d'une gestion collective, de la petite irrigation individuelle. Dans le cas du Champsaur et des Alpes occidentales, l'emprise des activités humaines n'est pas très marquée, et laisse partout de vastes espaces qui n'étaient pas mis en valeur. Pour cette raison, il est peu vraisemblable que des infrastructures aussi imposantes que les bisses aient existé, même si certaines hypothèses ont été développées dans ce sens autour des possibilités offertes par l'aqueduc du Pondel. En revanche, on peut penser qu'au même titre que la céréaliculture, la culture des prairies tenait une bonne place dans l'organisation du paysage et des travaux agricoles. Les longs développements qu'accordent les agronomes latins aux prairies le démontrent. Columelle (II, 17-18) indique la façon dont les terrains doivent être choisis et entretenus, et signale également qu'ils étaient irrigués. Il s'agit évidemment de recommandations générales, fondées sur des expériences italiennes le plus souvent, mais qui montrent une connaissance précise des processus permettant d'améliorer la production d'herbe. De plus, les agronomes parlent seulement d'amener l'eau et d'irriguer, et ne décrivent pas de grands aménagements. Les techniques qu'ils évoquent s'apparentent sans doute plus à des travaux peu

importants, mais qui demandaient un entretien régulier. C'est sans doute dans cette direction qu'il faut s'orienter dans le cas des Alpes. Les exploitations intégraient des zones cultivées et des zones en prairies alimentées par des fossés, des petits canaux qui, lorsqu'ils ne sont pas entretenus, disparaissent en quelques années.

### 2.2.2. *Le feu et l'entretien des terroirs*

L'un des apports majeurs des travaux de M. Court-Picon est par ailleurs la mise en évidence du synchronisme entre les pics de micro-charbons et les pics de plantes de prairies pâturées et fauchées. Cette évolution parallèle révèle de toute évidence l'aménagement et l'entretien de ces espaces par le feu. Il s'agit de pratiques connues pour des périodes postérieures, même si le bilan réalisé à ce sujet par A. Durand montre que le *corpus* alpin est très maigre pour le Moyen Âge (Durand 2004, tome 1, 79-182). L'emploi du feu est fréquemment évoqué comme moyen de déboisement et de défrichement, pour aménager des espaces qui pourront être mis en valeur. Ces recommandations se retrouvent d'ailleurs chez la plupart des agronomes latins. Les terres couvertes de bois inutiles peuvent être défrichées si elles sont fertiles, et immédiatement mises en culture (Palladius, I, 6). Celles qui sont moins fertiles doivent être brûlées, et « fertilisées par le bienfait de l'incendie ». Palladius (VIII, 1) précise que le déracinage et le brûlage doivent être faits en juillet pour les terrains incultes. Cette pratique permet d'abord de se débarrasser annuellement des repousses, en particulier ligneuses ; elle permet en outre d'enrichir le sol. Les agronomes latins nous indiquent d'ailleurs que le feu pouvait être employé pour aider à la régénération de

terres. Palladius en particulier (IX, 4) met en avant l'usage du feu dans les prairies. Cette opération doit être réalisée au mois d'août selon lui, lorsque les prés ont été fauchés. Columelle (VI, 23) ajoute que cette pratique ne concerne pas seulement les prairies destinées à la culture de l'herbe, mais également aux prés où pâturent les bovins. Il souligne le peu d'entretien que demandent ces espaces, puisqu'il suffit d'y mettre le feu à la fin de l'été, pour régénérer l'herbe et brûler les ronces et les broussailles. Dans un paysage mis en valeur et entretenu depuis longtemps comme l'était le plateau du Champsaur, on peut supposer que les nombreux micro-charbons sont le reflet de telles pratiques, liées à l'entretien et à l'enrichissement des prés et des prairies, et peut-être des champs après la récolte. Ils témoignent en même temps de l'intégration de la culture, ou au moins de l'entretien de surfaces en herbe dans l'économie agro-pastorale de moyenne montagne. Les mêmes analyses montrent néanmoins qu'il ne s'agit pas d'une spécificité romaine. Depuis les premières interventions humaines sur la forêt, les zones ouvertes sont consacrées aux cultures et aux prés et prairies. Bien qu'on ignore en détail l'organisation de ces différents espaces, ils nous assurent d'une économie complémentaire, d'ailleurs louée par les agronomes ; lorsque Columelle (I, 2) décrit le domaine idéal, il évoque la nécessité de concilier des espaces labourables, des bois et des terrains incultes, qui assurent l'approvisionnement en céréales et en bois ainsi que le pâturage des troupeaux. Dans ce système se pose la question de la haute montagne et des ressources qu'on pouvait en tirer : dans quelle mesure les ressources de la moyenne montagne, semble-t-il suffisantes, nécessitaient-elles d'aller plus haut, et qu'offrait en plus la haute montagne ?